

Préface

PORTRAIT D'UNE SOLITUDE

Le Professeur est le premier des quatre romans de Charlotte Brontë. En 1845, à vingt-neuf ans, elle en écrit une première version. L'année suivante, Jane Eyre fait d'elle un auteur célèbre. Deux autres romans, Shirley et Vilette, rencontreront eux aussi le succès.

Mais Charlotte tenait beaucoup à son Professeur, qu'elle retravailla plusieurs fois et qui fut pourtant refusé par son éditeur. Malgré sa notoriété, il ne sera publié qu'en 1857, deux ans après sa mort, grâce à son mari. En mauvaise santé depuis l'enfance, très vite enceinte, Charlotte est morte avec l'enfant qu'elle portait – du typhus, de la tuberculose ou d'un excès de vomissements, on ne sait pas très bien.

Constamment réédité, Le Professeur n'a toutefois jamais atteint la popularité de ses trois autres romans. On l'a parfois qualifié d'œuvre de jeunesse. Pourtant, Charlotte et ses sœurs, Emily et Anne, ont écrit très tôt – deux autres, plus âgées, sont mortes, et son frère Branwell, névrosé, n'a guère produit. Les *Juvenilia* forment déjà une œuvre importante. Elle a beaucoup expérimenté, travaillé, réfléchi. Et vingt-neuf ans, ce n'est plus l'adolescence, surtout pour une femme et à cette époque. Elle défend d'ailleurs son texte en ces termes: «Ce petit livre a été écrit avant Jane Eyre ou Shirley¹, cependant

1. Archipoche n° 295 et 284.

on ne saurait solliciter l'indulgence dévolue à un coup d'essai, ce qu'il n'était certes pas car la plume qui l'écrivit était usée par des années de pratique.»

Moins immédiatement séduisant, Le Professeur a toujours eu ses défenseurs, ses inconditionnels même, et pour ses propres mérites. Aujourd'hui, il apparaît d'une modernité sans concession, qui lui a sans doute nuï. Ses péripéties servent de toile de fond à une analyse psychologique d'une finesse remarquable. L'accès d'«hypocondrie» du héros, par exemple, dépression par épuisement ou burn out, dirions-nous aujourd'hui, parle étonnamment au lecteur contemporain.

Faute d'avoir pu le publier, Charlotte a repris quelques éléments du Professeur pour son Vilette¹, paru en 1853, dont la narration, comme celle de ses deux autres romans, est plus longue et complexe. Or la simplicité de style et de composition du Professeur était voulue. Charlotte écrit encore à ce propos: «J'avais surmonté le goût que j'avais pu avoir pour la composition ornée et redondante et j'en étais venue à préférer ce qui était simple et sans prétention.» Simplicité consubstantielle au sujet: un plaidoyer pour une vie simple et droite, loin des chimères de l'accumulation et de la consommation; à l'opposé aussi du romantisme, qui compliquait les situations à loisir, et dont Charlotte s'était alors lassée.

Comme Le Professeur, Vilette a pour cadre principal un pensionnat de jeunes filles à Bruxelles. Mais ici, le titre l'indique, le héros est masculin: une exception dans l'œuvre de la troisième des sœurs Brontë. Ce choix peut être regardé comme une façon de lui donner un poids qu'une héroïne n'aurait pas aux yeux du monde. Quant au texte, il porte la signature de Currer Bell, qu'elle réutilisera pour Jane Eyre. «Nous avons la vague impression que les auteurs femmes risquent de pâtir de préjugés», se

1. Archipoche n° 252.

défendra-t-elle avec un peu d'embarras. L'année suivant sa composition, en 1846, paraît d'ailleurs un volume de poèmes de Charlotte, Emily et Anne, sous les noms de Currer, Ellis et Acton Bell. Rappelons que le vicaire de leur père, qui épousera Charlotte en 1854 et sera à l'origine de la publication posthume du Professeur, s'appelle Acton Bell Nicholls¹. Double abri masculin, donc, pour le premier roman de Charlotte. Dans une période peu favorable aux créations de son sexe, il lui faudra un peu de temps pour oser assumer pleinement son féminin.

La question de la nature du féminin est un des thèmes du Professeur. Le personnage de Frances, dont le héros William tombe amoureux, traduit l'hésitation de Charlotte entre une soumission à l'ordre patriarcal et une forme de proféminisme. Après avoir épousé William Crimsworth, Frances affirme sa volonté de continuer à travailler, pour être « indépendante » et par crainte de lasser son mari en devenant une ennuyeuse bobonne... De personnage secondaire, elle acquiert un statut d'héroïne face à William. Pourtant, elle n'apparaît que tardivement dans le récit ; encore n'est-elle qu'une femme parmi d'autres. Dans ce poulailler qu'est le pensionnat bruxellois de Mlle Zoraïde, elle se situe même en bas de l'échelle. Lorsqu'elle sort du lot, elle devient comme un miroir du héros – son pendant. Et, puisque le texte est écrit à la première personne, nous la voyons toujours à travers les yeux de William.

Si le rôle de Frances met du temps à apparaître et grandit peu à peu, c'est qu'elle est l'objet d'une quête. William, défini par sa solitude extrême, ne peut être d'emblée heureux en amour ; ce bonheur, il devra le conquérir de haute lutte. Sa solitude est d'emblée féminisée, qualifiée par lui d'« inséparable compagne ». C'est ensuite que Frances, autre solitaire, occupera cette place.

1. Considéré comme le modèle de Rochester et de St John dans *Jane Eyre*.

Dans Vilette, de même, la solitude est douloureusement ressentie par l'héroïne; mais celle de William, plus radicale encore, constitue le thème principal du Professeur. Orphelin peu après sa naissance, il n'a reçu de ceux qui l'ont élevé aucun amour. Il ne peut compter absolument sur personne. Son seul ami, Hunsden, est plutôt un rival: il ne se montre vraiment bienveillant que lorsque William va mal, et prendrait bien Frances pour lui lorsqu'il la lui présente...

La plupart des héros des Brontë sont des orphelins, lesquels sont pléthore dans les romans de l'époque, comme ils l'étaient dans la réalité, l'espérance de vie étant alors moins longue qu'aujourd'hui. Ici, toute l'histoire en découle. Personnage intéressant en littérature, l'orphelin est un être sans attaches, en quelque sorte autocréé. Tout ou presque peut lui arriver. Ni lié à ses parents ni façonné par eux, il est libre. Sa malchance, d'un certain point de vue, est une chance, et le monde est plein d'orphelins qui réussissent.

William paraît conscient des avantages de ce désavantage. Pourtant, quoi qu'il fasse, il a tort; entré comme commis au service de son frère, celui-ci le maltraite, guette la faute et lui en veut d'autant plus qu'il est irréprochable. Ce qu'Edward reproche à William, c'est d'abord son allure aristocratique. Il la tient de sa mère, qui a donné sa vie pour lui et dont il apparaît comme le favori. Pauvreté, souffrance et humiliation ne peuvent effacer sa distinction naturelle. William appartient à l'ancien monde, son frère au nouveau, qui ne connaît d'autre valeur que l'argent et qui, quoique vainqueur, se sait inférieur: conflit caractéristique du roman gothique, dont le nom même indique la résurgence d'un passé en ruine narguant le présent prospère, mais trivial.

William cherche donc ailleurs une possibilité de faire sa vie. Cette liberté, encore une fois, fait écho à celle de l'auteur. C'est dans ce même dénuement, livrées à elles-mêmes,

que les trois sœurs Brontë trouvèrent la force de leur inspiration ; l'imagination venait remplir le vide maternel. Sans cette solitude essentielle – plus profonde encore ici, mais le roman exige d'appuyer le trait –, pas de sœurs Brontë au sens du génie littéraire. La solitude, selon Charlotte, est donc à la fois une fragilité et une force.

À l'instar du Pip de Dickens¹, lui aussi orphelin, William a un compte à régler : avec son enfance, avec sa famille, avec ceux qui ne l'ont pas aidé, protégé du désastre. Ce désastre, c'est sa solitude radicale, compagne infernale qui le maintient dans le malheur et qui ne le quittera jamais tout à fait. Charlotte Brontë était orpheline de mère, mais sa solitude était aussi liée au caractère difficile du père et à la situation du presbytère familial, dans un lieu isolé et sauvage. William, lui, a perdu ses deux parents ; mais c'est la mort de la mère qui crée le traumatisme. Le manque de la mère est la blessure qui, chez l'auteur comme chez son héros, ne se refermera jamais. Dès le début du roman, nous apprenons que les oncles maternels de William, riches et aristocrates, ont laissé sa mère mourir de faim, parce qu'elle s'était rendue coupable d'une mésalliance. Dans ces circonstances, on comprend que le jeune homme ne puisse se résoudre à accepter l'aide proposée tardivement et avec mépris.

Le rapport protecteur-protégé est fréquent dans la littérature de cette époque. Par un reste de féodalité, les grands aristocrates avaient leurs affidés. Le protecteur, homme riche et puissant qui vient en aide à l'orphelin, fait partie des conventions romanesques. Mais ici, la dépendance est refusée. Grâce à son oncle lord Tynedale, William pourrait devenir prêtre, un lord ayant toujours sous le coude quelque cure susceptible de fournir un moyen de vivre à celui qu'il souhaite aider. Un riche mariage également est suggéré, en vain.

1. De *Grandes Espérances*, Archipoche n° 240.

Du protégé, on disait qu'il avait des «espérances». Dans De Grandes Espérances, précisément, le protecteur est, circonstance originale, un repris de justice – et l'on ne sait d'abord pas qu'il est riche. Mais notre William s'éloigne de lord Tynedale pour des raisons morales. Le Professeur est un plaidoyer pour la rigueur: si l'on veut exister vraiment, il ne faut pas céder sur ses convictions.

Le roman s'ouvre sur une lettre à un ami que William a connu à Eton, jadis. Bien qu'ils aient passé des heures à converser, les deux adolescents n'ont jamais été liés par l'affection, affirme William, qui n'a pas vu Charles depuis des années. Seule la mention de son nom, dans un journal, l'a décidé à lui écrire. Car il n'a personne au monde à qui se raconter. Mais Charles, parti aux colonies, ne recevra jamais la missive...

Donc, ne rien attendre de personne. Mais le désir de faire de sa solitude une force, seul recours contre le désespoir, va précipiter William dans le piège où elle se retournera en fragilité. William n'est pas tout à fait innocent, il sait qu'on ne s'en sort pas sans quelques relations, quelqu'un qui mette le pied à l'étrier. C'est alors qu'il se souvient de son frère Edward. Cet aîné ne semble pas s'intéresser à lui; il a quitté le sud de l'Angleterre pour le nord, où il a réussi comme industriel, et ne se fatigue guère plus à donner des nouvelles qu'à en demander.

Le Nord est le royaume du froid, de l'obscurité, de la pauvreté; c'est aussi, pour ceux qui savent s'en tirer, celui des opportunités de carrière. Mais à peine arrivé à Bigben Close, les choses se passent mal pour William, dirigé par erreur vers la propriété campagnarde d'Edward, alors que ce dernier l'attend à son comptoir. Le lieu est marqué au sceau du gothique: le héros arrive par un crépuscule d'automne, encore assombri par le brouillard, et plus encore par la pollution: «Un nuage épais et constant planait au-dessus de la ville industrielle.»

Il fait froid, mais le froid est partout dans cette histoire: de son ancien camarade d'Eton, William se rappelle «la froideur sardonique». Ses oncles maternels n'ont pourvu à son éducation que par crainte pour leur réputation; le héros n'a retenu que leur «froideur dédaigneuse». Quant à Edward, le frère aîné, héritier de l'usine paternelle, tout son comportement est glacial.

Cette glaciation, William semble pourtant y tenir. Pourquoi a-t-il élu, parmi ses amis de collège, un garçon qui ne s'est pas soucié de lui depuis? Élevé dans la froideur, elle est devenue son élément naturel; mais il y a autre chose. «Mon caractère n'avait rien d'attrayant», confie-t-il d'emblée. Cependant, collégien, il était capable de «quelque tendre sentiment, quelque vague aspiration vers un idéal». C'est vague, mais quand même... C'est ce qui joue d'abord contre lui; c'est ce qui, espère-t-on, le sauvera.

William, contrairement à son frère, n'est pas beau – il a les joues creuses et les yeux enfoncés. Jane Eyre ne l'est pas non plus. Charlotte Brontë a choisi de décrire des personnes ordinaires, en rupture avec les romans sentimentaux de son temps, dont les héros sont irrésistibles, les héroïnes d'une exceptionnelle beauté; leurs malheurs sont injustes, mais la récompense ne saurait tarder. Tout est attendu... Modernité là encore: Charlotte ne se satisfait pas de fausses évidences. L'histoire est plus complexe, comme dans la vie. Peu gâté au départ, son personnage va devoir se battre, et nous assistons à sa construction: il s'agit donc d'un Bildungsroman, un roman de formation. On s'identifie d'autant plus à William que rien ou presque ne lui est donné d'avance. On se dit que l'on n'a pas toujours eu soi-même ce que l'on aurait mérité, et cet auto-apitoiement conduit à souhaiter le triomphe du héros. Le désir de lecture se confond avec le désir du personnage, on se construit soi-même en lisant. Le titre met d'ailleurs sur la voie: le professeur est celui qui enseigne.

La vocation commerciale ne sied pas à William. Contrairement à Edward, il tient, plus que de son père, du côté aristocratique de sa mère. De celle-ci, il a hérité l'aspiration à un idéal; d'où le refus du mariage d'intérêt. En fait, il chérit froideur et solitude par défaut. La famille, c'est le cauchemar, la mort, l'infortune: tout vaut mieux que cela. Ses oncles maternels ont persécuté sa mère, bai son père; à son tour, son frère Edward le bait et le persécute. La haine, et non l'amour, caractérise les siens. Or, passant des oncles au frère, William manifeste son incapacité à s'en extraire; la force de caractère lui manque encore. C'est ce qui fait de lui un être aussi radicalement isolé.

Cette affreuse solitude est la mise à distance, par le masculin, de celle où Charlotte a vécu. Élevée par sa tante Elizabeth Branwell, elle s'est efforcée de compenser l'absence maternelle en se rapprochant de son frère et de ses sœurs. Les Brontë vivaient les uns sur les autres dans l'austère presbytère de Haworth, petite ville sinistre dont Patrick Brontë, leur père, était le pasteur. Seuls abondaient les livres dans leur existence frugale. (Les filles de pasteur, alors plus éduquées que le reste de la population féminine, ont apporté une contribution unique à la littérature anglaise: pensons à Jane Austen.)

Située sur une lande désolée du Yorkshire, la maison semble assiégée par les éléments, comme l'évoque le titre de l'unique roman d'Emily, Wuthering Heights¹. Malgré leur culture et leur intelligence, ses habitants s'y tiennent chaud, un peu comme des animaux dans une étable; on peut dire qu'ils y sont seuls ensemble. Davantage encore que l'éloignement, la pauvreté les isole. Cette «pauvreté distinguée» de la classe moyenne, comme disent les Anglais, d'autant plus difficile à supporter qu'il faut la cacher, est abondamment décrite dans Le Professeur.

1. *Les Hauts de Hurlevent*, Archipoche n° 267.

Leurs conditions d'existence, rien moins que difficiles, poussent les enfants Brontë à développer leur créativité. Pour leurs premières œuvres écrites en commun, ils inventent un royaume de fantaisie, baptisé Angria. Le nom rappelle «Anglia», l'Angleterre; mais le «r» à la place du «l» en fait le pays de la colère (anger). Cette colère sera aussi le lot de William, dans Le Professeur : celle des êtres maltraités par le sort. Ces sagas enfantines sont peuplées d'êtres aristocratiques et fabuleux, selon la mode des romans sentimentaux de l'époque, dont les héros se devaient d'être au-dessus du commun.

Afin de se démarquer de ces écrits collectifs, Charlotte revendique, dans Le Professeur, un grand dépouillement : du héros, de l'histoire, du style. Désireuse d'échapper à l'isolement et à l'étouffement familial – comme le souffrira William –, elle veut se faire une vie. Envoyée en pension, elle devient professeur et gouvernante. Si elle parvient, dans ces institutions peu conviviales, à nouer quelques amitiés, embryon de vie sociale hors famille, la séparation reste difficile. La première école, dévolue aux enfants du clergé, est même franchement épouvantable : ses sœurs aînées Maria et Elizabeth y meurent de faim et de mauvais traitements, et la santé de Charlotte s'y détériore à vie. Poignante et terrible est la description qu'elle en fera dans Jane Eyre, sous le nom de Lowood.

En 1842, Charlotte et Emily quittent l'Angleterre pour parfaire leur éducation à Bruxelles. Un lien de longue date existe entre l'Angleterre et les Flandres. La Belgique, bien que catholique, paraît alors moins dangereuse que la France, pays de papistes régicides, libertins et dépravés... La vie y est aussi moins chère.

Au pensionnat Heger, Charlotte améliore sa connaissance du français. Dès 1843, elle retourne à Bruxelles pour enseigner dans le même établissement. L'année suivante, de retour à Haworth, elle élabore avec sa sœur un projet de pensionnat. Il ne verra jamais le jour – mais, dans

Le Professeur, *William* et *Frances*, devenue son épouse, l'accompliront avec succès. Là comme ailleurs, le roman apparaît comme la réalisation littéraire d'un rêve refusé par la vie.

L'année même où elle poursuit ce désir d'indépendance, *Charlotte*, très amoureuse, écrit à *Constantin Heger*, directeur du pensionnat bruxellois. *Heger* est un homme marié; il ne répond pas à ses lettres. C'est lui et c'est elle-même qu'elle confond dans le personnage de *William*, qui part également enseigner à Bruxelles. *Frances*, elle, est l'élève favorite, la seule qui valorise le travail du héros; hormis cette exception, l'enseignement est montré comme une sorte de martyre, l'inutile effort d'instiller du savoir à des êtres rétifs et stupides qui n'en veulent, précisément, rien savoir. Cette partie du récit n'est pas sans évoquer, pour nous, *Le Petit Chose* d'*Alphonse Daudet*.

L'amour de *Charlotte* pour *Heger* a quelque chose d'*œdipien*, rappel de l'atmosphère incestuelle de la maison *Brontë* à *Haworth*. L'attitude ambiguë de la tante *Elizabeth* à l'égard de *Branwell* semble avoir contribué à ses difficultés psychologiques. Et si *Charlotte*, après avoir refusé deux autres propositions, épouse tardivement un homme proche de son père, c'est que ce dernier a bien tardé à donner son accord...

Frances Evans Henri, l'élève exceptionnelle dont *William* va tomber amoureux, est elle-même un double de *Charlotte*. Elle aussi orpheline, elle est élevée dans une grande pauvreté par sa tante, mais ne bénéficie pas de l'éducation reçue par *Charlotte*, d'abord auprès de son père, puis à l'extérieur. *Frances*, qui a l'esprit d'entreprise, apprend très jeune le métier de ravaudeuse. La dentelle belge, renommée et coûteuse, est alors à la mode; sa finesse réclame des accommodages fréquents. Désireuse de s'élever, la jeune fille utilise l'argent ainsi gagné pour se payer des leçons, tout en transmettant son art méprisé aux riches bourgeoises du pensionnat de *Mlle Zoraïde*, où *William* enseigne maintenant l'anglais.

Dans une attitude fréquente chez les auteurs féminins, Charlotte Brontë rabaisse son héroïne. C'est une façon de mettre l'homme en valeur, par respect des conventions; mais, dans la réalité, Branwell se sentait inférieur à ses sœurs, d'où chez elle un certain sentiment de culpabilité. Ce rabaissement n'est pas sans efficacité romanesque: Frances n'était rien, elle pourra devenir tout aux yeux de William.

La quête d'un double féminin apparaît tôt dans le récit; d'abord jugée impossible lors de la soirée d'anniversaire d'Edward, où les jeunes filles, semblables à des fleurs exotiques, semblent intouchables, elle se profile dès l'arrivée du héros à Bruxelles. Pays de la lumière et de l'eau miroitante, par contraste avec la noirceur de la ville manufacturière du nord de l'Angleterre, la Belgique est aussi prodigue en fenêtres – tandis qu'un impôt limite encore les ouvertures outre-Manche. La petite chambre de William chez M. Pelet, pensionnat de garçons jouxtant l'établissement féminin où se déroule la suite de l'histoire, est percée de deux impostes. Mais l'une est barrée de planches, car elle donne sur un jardin où les jeunes filles passent leurs récréations. Le regard qui observe, qui surveille, jauge et juge est un élément important du roman. (À la même époque, Jeremy Bentham invente le panoptique, qui servira de modèle aux prisons modernes.)

Dans ce monde aux valeurs inversées, le regard qui permettrait une jouissance non perverse est interdit. Les jeunes filles ne se manifestent d'abord que par leurs cris; leurs poumons, observe Charlotte Brontë avec ironie, semblent plus développés que ceux des garçons. William, lui, imagine un paradis; le mystère lui donne des idées de séduction. Embauché par Mlle Zoraïde, il pénètre enfin dans le gynécée, le cœur battant.

Charlotte Brontë, dans sa brève préface à l'une des versions du roman, écrit que son héros gagne son pain à la sueur de son front: «Comme fils d'Adam, il devrait

partager le destin d'Adam et boire au long de sa vie une coupe de jouissance mêlée et modérée.» Toute joie, dans l'optique religieuse puritaine où Charlotte fut élevée, doit être arrachée aux forces du mal, gagnée à grand-peine sur l'obscurité démoniaque. Cette conception justifie l'apparition d'éléments gothiques. Cousin du romantisme, équivalent féminin et britannique de l'œuvre sadienne, le roman gothique gravite autour de la question du Mal, à la fois attirant et repoussant – deux versants figurant déjà dans le patronyme de William. Crimsworth, en effet, ne signifie-t-il pas «digne d'un crime»?

Frances, d'abord, se tient donc dans l'ombre; et le beau jardin abonde en serpents. Dans cet Éden d'après la chute, William et Frances s'attirent par un négatif commun: la pauvreté, la solitude, le mépris. Toutefois, l'admiration de la jeune fille rehausse William à ses propres yeux. Ainsi soutenu, il peut se relever et gravir cette «colline de la difficulté» dont parle Charlotte Brontë – par allusion au Voyage du pèlerin de Bunyan, livre qui fut aux anglicans ce que l'Imitation de Jésus-Christ était aux catholiques.

Ce désir de ne pas dorer la pilule a choqué; dans Jane Eyre également, l'écriture, pourtant magnifique, a été qualifiée de «vulgaire». Dans ces deux romans, l'atmosphère gothique (le manoir d'Edward dans Le Professeur, le château de Rochester dans Jane Eyre) cède vite le pas au réalisme. Charlotte a appris de la vie qu'elle ne fait guère de cadeaux et soubaite, dans un but d'édification et d'enseignement, ne rien épargner à ses lecteurs et lectrices des souffrances et désillusions qui jalonnent le chemin de la réussite. Élevée dans l'étroite compagnie des siens, elle les regarde à jamais comme ses frères et sœurs imaginaires. Il s'agit de s'entraider, elle en écrivant, eux en la lisant. Il serait indigne de séduire en leurrant, au bénéfice d'une facilité de lecture. Écrire contre le lecteur, et par là même pour lui: ce moderne paradoxe est l'un des charmes cachés du Professeur. Comme Henry James, lui aussi

méfiant quant aux charmes de la rêvasserie sociale, Charlotte Brontë souhaite un lecteur intelligent, qui mérite le texte. Il ne faut ni tromper ni embellir; la limpidité du style ne dispense pas d'un effort d'élévation.

Dans Jane Eyre, la concession au merveilleux, sous la forme du mariage noble de Jane, est contrebalancée par Rochester aveuglé, le château brûlé. Et, dans Le Professeur, l'aisance finalement conquise par William, au prix de grands sacrifices, demeurera modeste. Le roman est écrit au moment où se développe en Angleterre le mouvement «self-help¹» qui consiste à donner à la jeunesse pauvre mais entreprenante, par des conférences et des livres, les moyens de se tirer d'affaire par elle-même. Car la solitude n'est pas seulement négative, elle permet aussi d'exister vraiment, en se libérant des entraves du milieu. Les mots «libérer», «libération», reviennent souvent dans ces pages. C'était le but recherché par Charlotte, elle l'a atteint grâce à ses livres.

Ayant trouvé la femme de sa vie, William n'est que partiellement délivré. Sa rencontre avec Frances est celle de deux isolements. Tous deux sont orphelins, et tous deux étrangers – Frances étant à demi suisse et à demi anglaise. L'innocence dans laquelle ils souhaitent demeurer fait d'eux des parias dans un monde gouverné par la fausseté, le lucre et la luxure.

Le champ sémantique du froid, nous l'avons dit, traverse tout le roman. Quand William, à la faveur d'une soudaine averse (toujours l'eau bénéfique, élément symbolique maternel), pénètre la première fois chez Frances, elle se précipite pour allumer du feu; il comprend qu'il la privera ainsi de chauffage pendant quelque temps. Ce froid omniprésent dans les regards, les attitudes, les demeures, est d'abord celui de la pauvreté: n'avoir ni bois ni charbon pour se chauffer, c'était aussi ne pas manger, faute de

1. Cf. Heather Glen, introduction à *The Professor*, London, Penguin, 1989.

pouvoir cuire les aliments. Le pensionnat d'enfants, dans Jane Eyre, est d'ailleurs glacial.

Mais le froid le plus pénétrant est immatériel : c'est celui de l'absence d'amour. Les êtres, de leur vivant même, sont pénétrés par la mort et semblent s'en satisfaire. La réussite financière est à ce prix, celui de la déshumanisation : cela aussi est moderne. La grande ville manufacturière du nord de l'Angleterre où William cherche d'abord assistance auprès de son frère est un lieu où, au nom de la production de biens de consommation et de l'accumulation de richesses, toute vie est déjà morte. Parce que la vie détourne de la quête d'argent, elle est l'ennemie.

Mais la solitude de William est trop violente ; nous attendons l'arrivée d'un allié. Edward n'a pu éviter de convier son frère à sa fête d'anniversaire ; William, négligé, s'y est senti si étranger, si malheureux, qu'il a cherché réconfort en regardant un portrait de sa mère. La douceur, la bonté s'y mêlent au caractère aristocratique ; elle a de l'âme, au contraire des jolies invitées qui ignorent le jeune homme. Et une rencontre a bien lieu sous le portrait, comme si la mère, depuis l'au-delà, avait le pouvoir d'aider son fils. M. Hunsden, lui aussi industriel, est donc un rival d'Edward. Incapable de manifester une vraie amitié, une affinité mystérieuse l'amènera pourtant à aider William. Hunsden, bien que commerçant, appartient à une ancienne famille : tous deux sont du monde d'autrefois, celui de la lignée. Ils ont en commun une certaine féminité, celle, malgré les apparences chez Hunsden, des perdants. Ce moment de partage donne à William le courage d'échapper à l'esclavage familial et de partir sous des cieux moins cruels.

À la fin du roman, William et Frances, pour prix d'efforts diligents, peuvent se retirer dans un cottage, véritable Éden campagnard. On ne s'étonne, William étant originaire du Sud, que cette campagne ne soit proche de la cité où le frère de William accroît ses possessions et son pouvoir.

Cette cité, Charlotte Brontë l'appelle la «ville-champignon». Très peu d'habitants, assure-t-elle, y connaissent leur grand-père: le temps même y est l'ennemi. Car tout doit aller toujours plus vite, et les êtres, eux-mêmes esclaves, biens de consommation, doivent être déracinés.

Pourtant Hunsden, l'ami inquiétant (l'«homme de la chasse», selon son nom), n'habite pas loin. Grâce à ses conseils financiers, le couple peut désormais mener une vie de rentiers modestes: car il serait illusoire de penser que l'on peut échapper pour de bon à la société dans laquelle on vit – Charlotte Brontë n'est pas Thoreau.

Mais Frances craint l'influence de Hunsden sur son fils. William a d'ailleurs décidé que celui-ci, le bien nommé Victor, irait à son tour à Eton. Il échappera ainsi à l'amour de sa mère, qui le ramollirait et le rendrait inapte à affronter les difficultés de l'existence. Il y sera à son tour condamné à la solitude, mais il semble que, pour William, cette dure maîtresse soit un passage obligé. Là encore, le roman refuse d'enjoliver: on ne peut échapper à l'enfance, et les épreuves traversées marquent irrémédiablement le caractère. La thébaïde où William et Frances se sont réfugiés, malgré leur amour, n'est toujours qu'une solitude à deux. Quoique la prospérité du pensionnat qu'elle a contribué à créer ait démontré son talent de femme d'affaires, Frances, marquée par son ancien abaissement, peine à vraiment s'affranchir de la soumission et s'obstine à appeler son mari «monsieur»...

Contrairement à elle, William est dépeint comme étant d'une nature aristocratique et peu pratique. Selon Hunsden, l'aristocrate est membre d'une classe obsolète et parasitique: trait féminisant fréquent dans la littérature d'inspiration gothique, où la lune, astre nocturne, figure l'ancienne déesse mère. Hunsden étant lié à William par le trait commun d'un ancien lignage, le sentiment de la valeur du temps explique qu'il ne soit pas totalement gagné par le Mal. Mais, personnage ambigu comme le

diable, son cynisme se teinte de tentation; aussi Frances craint-elle son influence sur son enfant.

Seul son amour pour Frances, et l'intelligence domestique de celle-ci, a donné à William la persévérance dans la durée, nécessaire à la vraie réussite. L'amour l'enracine et il cesse de fuir. La femme apparaît donc dans le rôle de celle qui «fait» l'homme, position intermédiaire entre la soumission amoureuse traditionnelle et le désir de se «faire» elle-même, caractéristique du roman contemporain.

Dans la vie, pourtant, c'est bien ce dernier modèle qu'aura surtout suivi Charlotte Brontë. Et l'on ne peut s'empêcher de penser que le mariage, même avec un homme conscient de son talent, fut fatal à cette grande artiste. Dans Le Professeur, convoler semble la seule voie féminine d'une véritable réussite; les Flamandes obtuses et lourdes qui fréquentent l'établissement de Mlle Zoraïde ne pensent qu'à cela. Et Mlle Zoraïde elle-même, malgré ses succès professionnels, épouse sans l'aimer M. Pelet, directeur du pensionnat de garçons, pour conquérir le statut envié d'épouse. Toutefois, c'est Frances, si démunie face à la splendeur de son employeuse, qui remporte le prix convoité par cette dernière: l'amour de William. Celui-ci méprise Zoraïde, qui use de tous les moyens à sa disposition pour arriver à ses fins; et il adore Frances, qui, comme lui, a bien du mal à se débrouiller dans l'existence.

S'appuyant l'un sur l'autre, ils y parviendront tout de même. Dans sa dernière partie, le roman quitte un univers de noirceur pour la sphère du bonheur domestique (home, sweet home) caractéristique de l'époque victorienne: uni contre les obstacles et la dureté de la vie, le couple triomphe. Son union fait sa force. Et cette douceur intérieure, dans le monde de l'industrialisation galopante, est la seule compensation à la rudesse des conditions extérieures. L'abaissement, lot initial de Frances, sera donc récompensé. «Celui qui est bas ne craint pas la chute», affirme Le Voyage du pèlerin, cité par Charlotte. Pensée

consolante; mais, si l'héroïne apparaissait d'emblée triomphante, elle n'aurait pas besoin de l'homme pour s'élever; et celui-ci, dépourvu de rôle valorisant, ne pourrait revêtir le statut de héros.

Ainsi, quand Zoraïde, maîtresse femme prête à toutes les dissimulations, tous les subterfuges pour parvenir à ses fins, est rabaisée par William, on se réjouit. « Bien fait pour elle! », s'exclame la lectrice, qui ne se sent elle-même pas si flambarde. Que l'on pense aux parodies austeniennes des Bridget Jones : on ricane des problèmes de poids et de lingerie ridicules de Bridget; Mark Darcy, séducteur maladroit et empoté, se sent grand par comparaison; il peut donc l'aimer. Les Bovary d'aujourd'hui n'ont plus besoin de se suicider pour se punir d'avoir pris des amants et trop dépensé en falbalas. Toutefois, l'ordre sexuel règne encore; bien qu'affaibli, le modèle patriarcal est toujours en place, d'autant plus qu'on ne sait trop par quoi le remplacer.

C'est avant tout par la qualité de son style et la vigueur de son imagination que Frances séduit William, qui ne se hasarde pas sur ce terrain; mais il s'agit d'un devoir, il en a donné le sujet et il corrige ses fautes... Frances est donc bien le double de l'écrivain, un écrivain qui minimise son talent pour ne pas trop choquer. Cette défaite du féminin n'est qu'apparente: suite à une faillite, qu'il surmontera d'ailleurs rapidement, les biens d'Edward ont dû être vendus. Hunsden a racheté le portrait de la mère pour le restituer à William, montrant malgré tout un trait de véritable amitié. À la fin du livre, ce portrait veille sur le couple et leur enfant, dans leur cottage entouré de lierre et de roses. La solitude fait place à la présence. Et William est réconcilié avec le positif familial.

Catherine RHOIT

1

L'autre jour, en cherchant dans mes papiers, j'ai trouvé au fond de mon pupitre la copie suivante d'une lettre que j'écrivis l'année dernière à un ancien camarade de collègue.

« Mon cher Charles,

« Je ne crois pas, lorsque nous étions ensemble à Eton, que nous fussions très aimés : tu étais caustique, observateur, froid et plein de malice. Je n'essaierai pas de faire ici mon portrait ; mais, autant que je puis me le rappeler, mon caractère n'avait rien d'attrayant. J'ignore quels effluves magnétiques nous avaient rapprochés ; assurément je n'ai jamais eu pour toi l'affection d'un Pylade, et j'ai certaines raisons de penser que tu étais également dépourvu à mon égard de toute amitié romanesque. Nous n'en étions pas moins inséparables entre les heures des classes, et la conversation ne tarissait pas entre nous ; lorsqu'elle roulait sur nos camarades et sur nos professeurs, nous nous entendions à merveille ; et, si je venais à faire allusion à quelque tendre sentiment, à quelque vague aspiration vers un idéal dont la beauté m'entraînait, ta froideur sardonique me trouvait d'une complète indifférence. Je me sentais supérieur à tes railleries, et c'est une impression que j'éprouve encore actuellement.

« Il y a bien des années que je ne t'ai vu, bien des années que je n'ai reçu de tes nouvelles. En jetant dernièrement les yeux sur un journal de notre comté, j'ai aperçu ton nom ;

cela m'a fait songer au passé, aux événements qui ont eu lieu depuis que nous nous sommes quittés, et je me suis mis à l'écrire ; je ne sais pas ce que tu as fait ni ce que tu es devenu, mais tu apprendras, si tu veux bien lire cette lettre, comment la vie s'est comportée envers moi.

«J'eus d'abord, en sortant du collège, une entrevue avec l'honorable John Seacombe et avec lord Tynedale, mes oncles maternels. Ils me demandèrent si je voulais entrer dans l'Église : lord Tynedale m'offrit la cure de Seacombe, dont il dispose ; et mon autre oncle m'insinua qu'en devenant recteur de Seacombe-cum-Scaife il pourrait m'être permis de placer à la tête de ma maison et de ma paroisse l'une de mes six cousines, ses filles, pour lesquelles j'éprouvais une égale répugnance.

«Je repoussai les deux propositions. L'Église est une belle carrière, mais j'aurais fait un fort mauvais ecclésiastique. Quant à la femme, l'idée seule d'être lié pour toujours à l'une de mes cousines me produisait l'effet d'un horrible cauchemar. Elles sont jolies, leur éducation a été très soignée, mais ni leurs talents ni leurs charmes n'ont jamais pu éveiller le moindre écho dans mon âme ; et songer à passer les longues soirées d'hiver au coin du feu du rectorat de Seacombe, en tête-à-tête avec l'une d'elles... Sarah, par exemple, cette grande et forte statue... oh ! non. J'aurais fait, en pareille circonstance, un très mauvais mari, aussi bien qu'un mauvais prêtre.

«“À quoi vous destinez-vous, alors ?”, me demandèrent mes deux oncles. Je répondis que j'allais réfléchir ; ils me rappelèrent que j'étais sans fortune, et que je n'avais rien à attendre de personne. Lord Tynedale, après une pause assez longue, me demanda d'un ton peu bienveillant si je pensais à suivre la même carrière que mon père et à entrer dans le commerce. Je n'y avais jamais songé, mon ambition et mes rêves ne m'attiraient pas de ce côté. Je ne crois point d'ailleurs avoir l'étoffe d'un négociant ; mais lord Tynedale avait prononcé le mot commerce avec tant de mépris et

de hauteur railleuse que je fus immédiatement décidé. Mon père n'était pour moi qu'un nom ; toutefois je ne pouvais souffrir que l'on me jetât ce nom à la face d'un air dédaigneux et railleur ; aussi répondis-je avec empressement :

« — Je ne puis mieux faire que de marcher sur les traces de mon père, et j'entrerai dans l'industrie.

« Mes oncles ne me firent aucune remontrance, et nous nous séparâmes avec une aversion mutuelle. J'étais dans mon droit en me délivrant du patronage de lord Tynedale ; mais je faisais une folie en acceptant de prime abord un autre fardeau qui pouvait m'être insupportable et dont le poids m'était complètement inconnu.

« J'écrivis tout de suite à Edward, le seul frère qui m'ait été donné. Tu le connais. Plus âgé que moi de dix ans, il venait de se marier avec la fille d'un riche industriel, et possédait à cette époque l'usine qui avait appartenu jadis à mon père. Tu sais qu'après avoir passé pour un Crésus, mon père avait fait banqueroute peu de temps avant sa mort, et que ma mère, restée sans aucune ressource, avait été complètement abandonnée par ses deux nobles frères, qui ne lui pardonnaient point d'avoir épousé un manufacturier. Elle me mit au monde six mois après la mort de mon père, et quitta cette vie au moment où je venais d'y entrer. Il est probable qu'elle ne regretta pas de mourir car l'existence ne lui promettait ni consolation ni espoir.

« La famille de mon père se chargea d'Edward et m'éleva jusqu'à l'âge de neuf ans. À cette époque, il advint que la représentation d'un bourg important du comté fut vacante et que M. Seacombe se présenta pour l'obtenir. M. Crimsworth, mon oncle paternel, commerçant plein d'astuce, profita de l'occasion pour écrire au candidat une lettre virulente où il disait nettement que, si M. Seacombe et lord Tynedale ne consentaient pas à faire quelque chose pour les enfants de leur sœur, il dévoilerait publiquement leur impitoyable dureté envers leurs neveux orphelins, et s'opposerait de tous ses efforts à l'élection d'un homme

sans cœur. M. Seacombe et lord Tynedale savaient parfaitement que les Crimsworth étaient une race déterminée et peu scrupuleuse ; ils connaissaient en outre leur influence dans le bourg dont ils sollicitaient les suffrages et, faisant de nécessité vertu, ils se chargèrent de payer les dépenses de mon éducation. C'est alors que je fus envoyé à Eton, où je restai dix ans, pendant lesquels mon frère ne vint pas me voir une seule fois. Il était entré dans le commerce et y avait apporté tant de zèle et de capacité qu'à l'époque où je lui écrivis, c'est-à-dire vers sa trentième année, il marchait rapidement à la fortune : c'est du moins ce que m'avaient appris les lettres fort brèves qu'il m'adressait trois ou quatre fois par an ; lettres qui se terminaient toujours par l'expression de sa haine pour les Seacombe, et où il me reprochait invariablement d'accepter les bienfaits d'une famille aussi odieuse.

«Je n'avais pas compris tout d'abord les paroles d'Edward. Je trouvais tout simple qu'étant orphelin mes oncles se fussent chargés de me faire élever ; mais plus tard, apprenant peu à peu l'aversion qu'ils avaient toujours témoignée à mon père, les souffrances que ma mère avait subies, les humiliations dont elle avait été abreuvée, en un mot, tous les torts que sa famille avait eus à son égard, je rougis de la dépendance où je me trouvais placé, et je pris la résolution de ne plus recevoir mon pain de ceux qui avaient refusé l'indispensable à ma mère agonisante. C'est sous l'influence de cette détermination que je renonçai au rectorat de Seacombe et au noble mariage qui m'était proposé.

«Ayant ainsi rompu avec la famille de ma mère, j'écrivis donc à Edward, je l'informai de tout ce qui s'était passé, je lui dis mon intention d'entrer dans l'industrie, et je lui demandai s'il ne pourrait pas m'occuper dans son usine. Il me répondit que je pouvais venir, si bon me semblait, qu'il chercherait alors à me caser si la chose était possible ; mais pas un mot d'approbation pour ma conduite, pas une parole d'encouragement pour l'avenir. Je m'interdis tout

commentaire relativement à ce billet laconique et, faisant mes malles, je partis aussitôt pour le Nord.

«Après avoir passé deux jours en diligence (les chemins de fer n'existaient pas à cette époque), j'arrivai, par une brumeuse après-midi d'octobre, dans la ville de X... J'avais toujours compris qu'Edward demeurait dans cette ville; mais on répondit à mes questions que c'étaient seulement l'usine et les magasins de M. Crimsworth qui se trouvaient au milieu de l'atmosphère enfumée de Bigben Close; quant à sa résidence, elle était située en pleine campagne, à quatre milles de X...

«La nuit approchait lorsque j'arrivai à la grille de l'habitation que l'on m'avait désignée comme étant celle de mon frère. En avançant dans l'avenue, j'entrevis, aux dernières lueurs du crépuscule et à travers le brouillard qui rendait l'ombre plus épaisse, une vaste maison entourée de jardins suffisamment spacieux. Je m'arrêtai un instant sur la pelouse qui se déployait devant la façade et, m'appuyant contre un arbre, je regardai avec intérêt l'extérieur de Crimsworth Hall. "Il faut qu'Edward ait déjà de la fortune, dis-je en moi-même; je savais bien qu'il faisait de bonnes affaires, mais je ne me doutais pas qu'il possédât une maison aussi importante." Et sans plus de réflexions, je me dirigeai vers la porte, à laquelle je sonnai. Un domestique vint m'ouvrir; je déclinai mon nom, il me débarrassa de mon manteau, qui était mouillé, de mon sac de nuit, et me fit entrer dans une bibliothèque où étaient allumées plusieurs bougies et où brillait un bon feu.

«— M. Crimsworth, me dit-il, n'est pas encore revenu, c'est aujourd'hui le marché; mais il sera de retour avant une demi-heure.

«Livré à moi-même, je m'installai dans le fauteuil couvert de maroquin rouge qui se trouvait au coin du feu; et, tout en regardant la flamme jaillir du charbon rayonnant et le fraïsil tomber par intervalles sur la pierre du foyer, je pensai à l'entrevue qui allait bientôt avoir lieu. Parmi les doutes qui

s'élevaient dans mon esprit au sujet de la réception que me ferait Edward, il y avait au moins une chose certaine, c'était que je n'éprouverais aucun désenchantement. J'attendais trop peu de chose pour être désappointé. Je ne comptais sur aucun témoignage de tendresse fraternelle. Les lettres qu'Edward m'avait toujours écrites me préservaient de toute illusion à cet égard, et cependant je me sentais saisi d'une émotion que chaque minute rendait plus vive. À quoi donc aspirais-je aussi ardemment? Je n'aurais pu le dire. Ma main, si complètement étrangère à l'étreinte d'une main fraternelle, se fermait d'elle-même pour réprimer les tres-saillements que lui causait l'impatience.

«Je pensais à mes oncles; et, tandis que je me demandais si l'indifférence d'Edward égalerait la froideur dédaigneuse qu'ils m'avaient toujours témoignée, j'entendis ouvrir la grille et une voiture s'approcher du perron. Un instant après, quelques paroles s'échangèrent entre le domestique et la personne qui venait d'entrer. Quelqu'un se dirigea vers la bibliothèque où je me trouvais; le bruit de ses pas annonçait clairement que c'était le maître de la maison.

«J'avais gardé un vague souvenir de mon frère tel que je l'avais vu dix ans auparavant. C'était alors un grand jeune homme sec et anguleux, sans tournure et sans grâce. Je me trouvais maintenant en face d'un homme puissant et beau, d'une taille admirable, d'une force athlétique, ayant le teint clair et le visage régulier. Un caractère violent et impérieux se révélait dans ses moindres mouvements aussi bien que dans son regard et dans l'ensemble de ses traits. Il m'accueillit d'un ton bref et, tout en me donnant la main, il m'examina des pieds jusqu'à la tête.

«— Je pensais que vous viendriez à mon comptoir, me dit-il en s'asseyant dans le fauteuil de maroquin rouge, et en me désignant un autre siège.

«Il avait la voix sèche et parlait avec l'accent guttural du Nord, qui sonnait durement à mes oreilles accoutumées aux sons argentins du Midi.